

DANIEL CÉRÉZUELLE

La propriété c'est l'envol

(Inédit, R&N, 2023)

Préface

Bernard Charbonneau, qui a grandi dans une ville aux rues étroites où il étouffait, aimait à dessiner des cartes d'îles imaginaires avec leur rivière et leur lac, leurs bois, leurs champs et leurs hameaux ; il dessinait soigneusement les courbes de niveau de leurs escarpements. Il rêvait d'un lieu aux ressources variées mais bien délimité et dont toute l'étendue peut être appréhendée par le regard ; d'un lieu à sa mesure, où l'on peut s'établir dans la durée, mais qui de tous les côtés resterait ouvert sur le large. Plutôt Madère que Pitcairn ou les Kerguelen, cette île est certes un lieu situé au sein d'une immensité où les forces indomptées de la nature peuvent se donner libre cours, mais elle offre à l'homme une enclave d'espace protégé de la violence de la nature et de celle de la société, où il peut emménager en l'aménageant à la sueur de son front et organiser sa vie en fonction de ses besoins, comme dans un jardin au bord de la mer et adossé à la montagne. Voici un rapport au monde très différent du recours à des forêts où l'homme n'habite pas, prôné par Jungfer ou Heidegger.

En dépit d'un ton souvent ironique voici un livre très sérieux, puisqu'il traite d'un vieux problème qui a été posé dès l'an 1 et qui consiste à savoir vivre dans le monde sans être complètement du monde. En effet, alors que nous sommes portés à penser que la perfection se trouve dans la désincarnation et le désengagement à l'égard de la matérialité, Charbonneau, penseur de la liberté et de l'incarnation, part du constat réaliste qu'il faut un corps à la liberté, sans quoi elle se perd dans les nuées de l'abstraction ou se fait écraser par le jeu des forces sociales. La propriété est donc

le corps charnel et pesant de la liberté qui lui donne un ancrage dans la réalité et l'inscrit dans son temps et dans son lieu. Mais comme il a au plus haut point le sens de la contradiction, Charbonneau constate que ce corps est en même temps une entrave, voire un obstacle à la liberté, car de tout son poids la propriété nous attache au plus lourd de ce monde : à notre nature sociale ; elle nous englué dans le jeu des forces économiques, voire psychologiques, car « le pire boulet au pied, c'est bien la maison ou la terre familiale ». À la fois moyen et obstacle, telle est la propriété de l'homme de chair, animal social, donc grégaire, conformiste, snob et égoïste, mais aussi parfois capable de prendre ses distances à l'égard de sa tribu et de son temps parce qu'il ne peut s'empêcher de rêver de justice, d'égalité, de liberté et de partage. À la fois moyen et obstacle, il serait aussi irréaliste de vouloir supprimer la propriété qu'immoral de la sacraliser. Mais ce livre nous engage à ne pas nous laisser enfermer dans des alternatives abstraites. Pour ou contre la propriété ? Il s'agit d'abord de savoir quelle propriété, dans quelles limites et dans quel contexte.

Pour ce qui est du contexte, Charbonneau consacre de longs développements à montrer comment la technicisation et la sur-organisation sociale résultent dans l'impuissance de notre société à répondre au besoin vital de ses membres d'avoir son habitat dans son territoire, ainsi qu'à l'incoercible besoin humain de préserver, notamment dans les rapports avec la femme et les enfants, un minimum de domaine personnel. Il nous alerte sur la mise en place d'un monde géré par des agences anonymes publiques et privées, dans lequel, n'ayant plus rien à s'approprier, l'homme n'aura plus rien en propre si ce n'est un matricule. La logique glacée du capital, de la science, de la technique et de l'État, qui tend vers un totalitarisme industriel nous exproprie d'un rapport au monde personnel et durable.

Pour permettre à la liberté de s'ancrer dans le réel, Charbonneau examine les vices et les vertus des différentes

formes de propriété, communautaire, paysanne, bourgeoise, capitaliste, d'État, sans oublier le capitalisme d'État. « L'histoire de la propriété – écrit-il – suivant le cours progressivement accéléré du Progrès, est celle de sa concentration et de sa dématérialisation grandissante. À la limite (sauf catastrophe entre-temps), il n'y aura plus sur terre qu'une administration abstraite, propriétaire de tout et de tous. Mais comme elle n'aura pas de tête, faute de propriétaire il n'y aura plus de propriété. » Une telle évolution ne répond en rien au besoin humain d'appropriation personnelle qui est un rapport nécessaire et instinctif de l'homme et de son environnement. Ainsi « l'esprit prend corps, il s'incarne dans la matière et la nature qu'il personnalise et humanise ». Ce qui fonde la possession c'est l'appropriation par la main, les sens et l'esprit de quelqu'un ; elle se définit par l'invention, l'usage et l'entretien ; c'est l'usine aux ouvriers, la terre aux paysans, la maison à ses habitants.

Pour Charbonneau, la propriété qui dépasse la mesure humaine n'est qu'expropriation ; elle doit incarner la liberté des individus et des communautés, non le pouvoir qui s'exerce sur eux ; elle justifie donc la collectivisation de tout ce qui dépasse la capacité à posséder d'un individu ou d'un groupe. Mais, demande Charbonneau, « dans un système industriel et urbain que le progrès scientifique et technique rend de plus en plus pesant et opaque, comment donner à ses membres, autrement que par une propagande, le sentiment qu'ils en sont les propriétaires, au lieu d'être pour la plupart des étrangers passifs et révoltés » ? Pour cela, il n'y a pas d'autre moyen qu'un renversement radical de la fonction de la science, de sa technique et de l'économie de notre société. Pour pouvoir fonder la propriété sur la possession personnelle et la contenir dans cette limite, il faut s'engager dans une mutation vers une autre technique et une autre industrie, plus simples et plus légères. Là où on ne peut faire autrement, les grandes industries, enlevées aux trusts, alimentées en main-d'œuvre par un ser-

vice civil, seraient nationalisées et soumises au contrôle du public. C'est donc vers un changement de civilisation que nous engage cette méditation sur la propriété.

Ce n'est pas un hasard si Charbonneau a écrit ce livre entre 1985 et 1990, au moment où l'Empire soviétique vacillait. La faillite du communisme et de la collectivisation étatique donnait l'occasion de relancer à nouveaux frais le débat sur la propriété alors qu'en Europe de l'Ouest la montée du mouvement écologiste s'accompagnait d'une critique encore timide du développement industriel et des dégâts d'un progrès technique piloté par les trusts multinationaux et les technocraties publiques ou privées. Ce livre tente d'établir un pont entre les deux thématiques. Nul doute qu'il irritera plus d'un de ses lecteurs. D'une part, il se prête mal à un classement politique à droite ou à gauche, ce qui pour beaucoup est disqualifiant. D'autre part, soucieux de prendre en compte les différentes dimensions de l'expérience humaine, il se méfie du discours spécialisé de la science. Charbonneau mélange donc constamment les styles, mobilisant divers registres sans transition : histoire, mythologie, description poétique, expérience personnelle, ironie cinglante ; il multiplie les angles d'approche pour nous obliger à regarder autrement le monde dans lequel nous vivons et pour prendre au sérieux les formes de dépossession que nous éprouvons dans notre vie quotidienne.

Bernard Charbonneau

La propriété c'est l'envol

Éditions R&N, 2023

La Grande Mue octobre 2023

lagrandemue.wordpress.com